

## JOURNAL

D E

## FRANCFORT

AVEC PRIVILÈGE DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE.

DU MERCREDI, 1 MARS 1797.

*Suite de Paris, du 29 Février.*

Une fixième campagne se prépare. Depuis cinq ans, la plus cruelle des Euménides agite ses torches incendiaires sur la malheureuse Europe; depuis cinq ans les membres de cette grande famille européenne, se menacent, se pillent, se déchirent, se percent le cœur au nom de la liberté, de l'égalité et du bonheur commun. Déjà ces sanglantes divinités, semblables au dieu Moloch, ont dévoré dans leurs horribles embrasemens les peuples voisins du théâtre de la guerre. Dans la Belgique, dans le Palatinat, sous le beau ciel de l'Aufonie, d'affreux déserts ont succédé à une population active et laborieuse; l'égalité de la misère et du désespoir a pris dans d'autres la place d'une aimable variété de plaisirs et de soins réciproques; mais ce n'étoit point assez de tant de sacrifices. Paisibles habitans de la Hongrie, de la Bohême, de la Moldavie, de la Valachie et de tant de contrées lointaines, vous qui n'avez jamais lu nos Voltaire, nos Rousseau et nos Diderot, et qui ignorez peut-être jusqu'à l'existence de ces sublimes apôtres, venez sur les bords du Rhin, sur les rives du Pô et du Tibre, apprendre comment les François savent prêcher l'évangile de la philosophie; accourez vous asseoir au banquet de la fraternité; les fosses qui recèlent les dépouilles mortelles de vos prédécesseurs vous attendent. Bientôt semblables aux naturalistes qui comptent les époques de la nature, par les couches des roches et des argilles, nous saurons, nous, par le nombre de couches d'ossemens humains, le nombre d'années employées à établir en Europe, l'empire de la douce philanthropie. (*Véridique*).

On parle aujourd'hui de fonder des républi-

ques, comme on parloit il y a deux cens ans de bâtir une église, ou de fonder un service. Quelques françois de génie ont dit: *Que la France soit république*; et la France est devenue république. D'autres françois, séduits par cet exemple, ont ajouté: *Que la France soit entourée de républiques*; et voilà la république Batave, la république Transpadane et la république Cilpadane établies. Ce n'est pas assez, et il seroit honteux de s'arrêter en si beau chemin; rétablissons, ont-ils dit encore, la république Romaine; et ces hauts politiques n'ont pas considéré qu'ils bâtissoient sur le sable, si le peuple de Rome a perdu la trace originelle de son caractère, ou qu'ils se préparoient des fers, s'ils la lui font retrouver... Mais ces projets, dont nous nous repaissions à Paris, s'évanouiront comme une ombre, et quoiqu'on fasse ou qu'on dise ostensiblement, nous sommes bien loin de penser que l'intention des cabinets qui dirigent cette opération, soit de fonder des républiques; et lors même qu'on y songeroit, il y auroit encore autant d'imprudence que de charlatanisme, à dire après Anacharis Clootz: *Nous ne voulons plus que des républiques en Europe.* (*Censeur des Journaux.*)

Le complot qu'on vient de découvrir à Turin, doit jeter l'épouvante parmi tous ceux qui gouvernent les peuples; si les Rois qui ont les vertus des Marc-Aurèle et des Antonins, ne sont pas épargnés, quels sont donc les périls dont tous les monarques de l'Europe sont menacés? la France est devenue un volcan dont les laves dévorantes doivent incendier la terre. Les hommes qui régnoient sur de vastes royaumes, demain peut-être ne trouveront pas une pierre pour reposer leurs têtes découronnées, et les enfans des Rois, comme la postérité de



Priam, n'auront pas même le dernier espoir de mêler leurs cendres à celles de leurs ayeux; Oh! combien ce spectacle devoit faire taire l'ambition des usurpateurs!..... Envain la révolution a rempli la France de ses horreurs! il n'est point d'expérience pour les nations: le récit de nos malheurs n'a laissé qu'une impression légère chez les habitans de l'Europe..... Lorsque les hommes qui tiennent aujourd'hui les rênes de l'Empire, étoient encore confondus dans la foule, ils étoient pardonnables de déclamer contre les Rois; mais aujourd'hui, ils ont appris combien il est pénible et dangereux de gouverner les hommes! Ah! si de l'humble toit d'une chaumière, ils osèrent porter leurs regards sur les palais, combien de fois, du fond des palais où ils sont alliés par les allarmes et les foudres dévorans, ils ont dû reporter des yeux mouillés de larmes vers le toit paisible qui les vit naître! Tous les princes, usurpateurs ou légitimes, tous ceux qui gouvernent les hommes, sont assis au festin de Damoclès, et leur front, comme celui du Christ expirant, n'est plus ceint que d'une couronne d'épines. La révolution est entrée dans Mantoue avec les François; on y parle déjà de réunion aux républiques du Pô. Buonaparte s'avance sur le Capitole, en menaçant du fer et de la flamme les peuples qui oseront défendre leur gouvernement; il se fait précéder, dans sa marche, du fléau des révolutions, de cet ennemi redoutable contre lequel les villes n'ont point de remparts, et les nations n'ont point d'asyle..... La terre n'a plus de déserts, l'Océan n'a plus d'espaces que ce feu dévorant ne puisse franchir avec la rapidité des éclairs; comme la mer qui recule sans cesse ses rivages, il fera le tour du globe, et il reviendra brûler la main qui a jetté la première étincelle: nous avons vu tomber Robespierre, mais un autre Robespierre s'élève peut-être dans l'antique palais des Césars; vos armées vont lui prêter leur appui, et il vous fera trembler à son tour: le génie turbulent de la révolution françoise a déjà porté l'incendie dans les états américains qui avoient tenu à nos premiers pas dans la carrière révolutionnaire: le même sort nous attend: Eolè avoit renfermé les vents dans des outres, les malheureux compagnons d'Ulysse les ouvrirent imprudemment, et leur vaisseau fut brisé au milieu des écueils: les droits de l'homme sont pour nous les vents d'Eolè; s'ils ne sont comprimés par une autorité sage et pacifique, de nouvelles tempêtes vont éclater au milieu de nous, et ceux qui tiennent les rênes des gouvernemens, périront tous comme les compagnons d'Ulysse. (*Quotidienne*).

*Extraits des Nouvelles de Paris, des 20 & 21 Février.*

La commission militaire est occupée depuis hier (20) de l'examen des pièces de la conspiration. Si parmi ces pièces elle en trouve qui prouvent matériellement l'embauchage, elle se déclarera compétente; dans le cas contraire, elle renverra les prévenus pardevant les tribunaux.

On se dit à l'oreille que Dandré, de l'assemblée constituante, que l'on croit à Philadelphie, est à quelques lieues de Paris, avec un sauf-conduit du gouvernement, auprès duquel on le suppose chargé de quelque objet important. Un bruit qui paroît un peu plus fondé, c'est que le général Pichegru vient de recevoir, à Besançon, une mission secrète du directoire, qui lui a, dit-on, fait passer deux mille écus en or, pour les frais de son voyage.

Le sort de Madame de Bourbon est réglé; on lui laisse son hôtel & le château de Petit Bourg, avec un revenu en fermes. En louant une partie de son hôtel, elle pourra faire du tout vingt-cinq mille livres de rente, dont elle espère employer une partie à récompenser ses anciens serviteurs. Elle vivra dans une petite campagne. Elle a du courage, de idées religieuses, du goût & même du talent pour les arts; il n'y a peut-être pas d'amateur plus fort en peinture.

On discute ce qui regarde le traitement du ci-devant prince de Conti. Il demande une certaine terre, qu'on ne paroît pas disposé à lui rendre.

Madame d'Orléans est toujours dans le plus déplorable état pour sa liberté & sa fortune. Envain pour elle seule, & envers elle seule, toute la France est *orléaniste*; la faction prépare, dit-on, un trône au fils, & la mère, la respectable mère n'a pas de pain!

On fait circuler des pamphlets incendiaires contre le gouvernement. Ces œuvres d'iniquité viennent sans doute des Jacobins. Hier, le Directeur Létourneur, en passant dans la rue Dauphine, au milieu d'un cortège nombreux d'hommes à cheval, a été insulté par la foule, qui s'écrioit assez haut: *Au lieu de se promener ainsi, ils devoient s'occuper de soulager le peuple.*

On mande de Brest, en date du 12, qu'une petite expédition composée des frégates *la Vengeance* & *la Résistance*, de la corvette *la Constance*, & du lougre *le Vainqueur*, va incessamment partir sous les ordres du chef de division Castagner. Le 10 & le 11, on a embarqué sur ces bâtimens environ 1200 forçats, qui sont organisés en corps, tous également armés & habillés. Leur destination précise est inconnue, mais on est fondé à presumer qu'elle est pour l'étranger.

*De Bouzen, le 21 Février.*

La nouvelle du premier succès remporté par S. A. R. l'Archiduc Charles, est confirmée par des avis ultérieurs. C'est sur la Piave, à peu de distance de Feltre et Belluno, que l'action a eu lieu; l'on en ignore encore les détails. Il paroît que les 700 blessés françois qui ont été amenés à Trente, l'ont été dans ce combat.

*De Bâle, le 24 Février.*

L'ambassade françoise vient de publier la pièce suivante:



*Bulletin officiel d'Ancone, du 24 Pluviôse. (12 Fév.)*

Le 21 (9), la division du général Victor est arrivée à Ancone, après avoir fait mettre bas les armes à un corps de troupes de l'armée papale qui étoit en position sur les hauteurs d'Olmo. La forteresse a été enlevée par surprise par nos troupes, qui sont entrées pélemêle avec les papales qui vouloient s'y réfugier. Cette forteresse si importante par la position et par la force, est garnie d'une artillerie d'environ soixante pièces en bronze. Le port de la ville d'Ancone est défendu par des plateformes ou batteries garnies de 35 pièces en bronze de gros calibre.

Dans la nuit du 21 au 22, un corps de cavalerie, commandé par le chef de brigade Marmont, aide-de-camp du général en chef, s'est porté sur Loretto, d'où Mr. le baron de Colli, commandant l'armée papale, se sauva à son approche, emportant tout ce qu'il put du trésor qui avoit déjà commencé à être évacué depuis deux jours; néanmoins il est resté en notre pouvoir la valeur d'un million en matières d'or et d'argent.

L'armée chemine sur Seligno; aujourd'hui 24 (12) elle est à Maurata, à 40 lieues de Rome tout au plus.

La seule gloire dont le corps de l'armée française est jaloux dans cette expédition, est de donner un exemple éclatant de son respect pour la liberté des cultes, pour les personnes et les propriétés; aussi le peuple du pays conquis est-il heureux et content.

Signé, le général de division chef de l'état-major général de l'armée d'Italie, *Alexandre Berthier.*

Pour copie conforme:

*Bacher.*

*D'Offenbourg, le 25 Février.*

L'on continue de raser les ouvrages du fort de Kehl; chaque jour, près de mille hommes sont employés à ces travaux. Avant-hier, l'on a encore fait sauter plusieurs mines. Les français considèrent tranquillement ces opérations, de la partie du pont du Rhin qui subsiste encore. Les allemands ne permettent point le passage de Strasbourg à la rive droite, quoique les républicains aient accordé à plusieurs habitans de Kehl qui s'étoient réfugiés à Strasbourg, de retourner dans leurs foyers.

L'on ne travaille pas avec moins d'activité à la destruction des ouvrages de la tête de pont de Huningue.

*Des Bords du Mein, le 27 Février.*

Suivant les lettres de la Saxe, on s'y occupe avec beaucoup d'activité à compléter les

différens corps et à renforcer l'armée; on lève à cet effet un grand nombre de recrues. Il est question de nouvelles liaisons que formeroit incessamment la cour de Dresde, et d'une nouvelle alliance dans le Nord.

Des feuilles publiques ont déjà parlé de ce projet d'alliance, d'où s'en suivroit une extension de la neutralité armée et une nouvelle ligne de démarcation beaucoup plus étendue que la première. D'après cette hypothèse, les mêmes feuilles ont annoncé la marche d'un corps considérable de troupes prussiennes, et de troupes hessoises destinées à former un immense cordon. Comme jusqu'à présent rien n'annonce la vérité de toutes ces assertions, nous croyons que l'on est fondé à les révoquer en doute. Il a été aussi fait mention dans quelques papiers publics d'une résolution de la cour de Bavière, d'augmenter considérablement les forces, afin de pouvoir défendre convenablement les Etats et l'Empire. Cette nouvelle doit paroître très vraisemblable.

*De Francfort, le 28 Février.*

Nous avons annoncé, il y a quelque tems, l'apparition prochaine d'un ouvrage périodique, intitulé: *Le Spectateur du Nord, Journal Politique, Littéraire & Moral.* Le premier Numéro de cet ouvrage, qui est sorti de la presse à la fin du mois dernier, répond à l'idée que s'en étoient formé les perlonnes qui ont été déjà à portée d'apprécier les talens de l'auteur. Ce Numéro contient un *Tableau de l'Europe au 1er Janvier 1797* faisant suite à ceux publiés dans les deux années précédentes. Les événemens y sont résumés avec clarté et précision, les rapprochemens naturels et lumineux; le style est pur, concis et tel qu'il convient au sujet; les vues générales de l'auteur sont également conformes à la saine politique, à la morale et à cette véritable philosophie, bien différente du philosophe moderne, qui fonde toutes ses spéculations sur les bases immuables de l'ordre et de la justice, et tous ses sentimens sur l'amour de l'humanité.

L'étendue de notre feuille ne nous permettant qu'un court extrait de cet ouvrage, nous glifferons sur la partie des faits et sur les résultats politiques que l'auteur en tire. Nous nous bornerons à citer le tableau particulier qu'il trace de la France:

„La France veut la paix, elle veut la fin de la révolution; elle a besoin de l'uné et de l'autre. Ce sont les traits qui frappent le plus dans son tableau particulier; car d'ailleurs qui la connoit assez pour la peindre?

„Comment l'étranger connoitroit-il la France, lorsque la France ne le connoit pas elle-même?



Les voyageurs ne voient que Paris, les gazettes ne parlent que de Paris, tous les regards sont fixés sur Paris; et cependant Paris n'est pas la France, Paris même la connoît à peine. Comment donc connoître un pays dont toutes les institutions politiques, religieuses, morales, civiles, ont été anéanties, dont la plupart des monumens ont été détruits, dont les fortunes ont été bouleversées, dont les habitans eux-mêmes seroient méconnoissables, s'ils n'avoient conservé leur légèreté et leur bravoure; un pays enfin où tout a été changé, où tout est nouveau, et qu'encore aucun observateur n'a parcouru; un pays d'ailleurs dont la surface est tellement changeante, tellement mobile, qu'elle ne présente rien de fixe que la misère, et que le tableau d'aujourd'hui cesseroit demain d'être fidele. Cependant chacun prétend voir très-bien la France, parcequ'il la voit à travers le prisme de ses passions; et la peinture en paroît toujours ressemblante au parti qui y retrouve ses couleurs.

„L'insolence des parvenus, le dévergondage des deux sexes, le crédit des prostituées, leur or et leurs diamans contrastant avec les haillons du malheureux rentier, le désespoir et les suicides d'une foule d'infortunés réduits à la plus profonde détresse, les manœuvres et l'insatiable cupidité de l'agiotage, toutes les épouvantables suites d'un jeu effréné; le gouvernement sans moyens, son trésor épuisé, son impuissance contre d'affreux désordres, l'intrigue et l'argent disposant de toutes les places; les partis se distinguant, celui-ci par ses fureurs, celui-là par son apathie, un troisième par son machiavélisme; la scélératesse devançant la puberté; le crime audacieux sous les traits de la pudeur timide; en un mot des assassinats, des brigandages de toute espèce, les mœurs les plus atroces; et pas un effort, pas une digue au moins pour contenir ce débordement; tel est le tableau de la France.

„Mais au moment même où ces traits hideux nous épouvantent, d'autres pinceaux représentent la nation revenant à des principes de modération et de sagesse, le jacobinisme en horreur, l'opinion s'améliorant chaque jour et dirigeant le gouvernement; la vertu, la religion même reprenant leur Empire; les temples ne pouvant contenir le peuple qui se rend aux solennités; les factions éteintes, la discorde expirante; les orateurs des deux conseils tonnant contre toutes les propositions que l'équité réprouve; les tribunaux guidés dans tous leurs jugemens par l'impartialité la plus sévère et par la plus douce humanité; le Directoire lui-même cherchant à rapprocher, à réunir tous les

partis; les sciences faisant de nouveaux progrès, les arts et les lettres sortant enfin de leur léthargie, le commerce encouragé, les talens honorés, l'agriculture fournissant des denrées abondantes, enfin l'esprit public se ranimant à l'approche des élections, ces élections promettant le règne de la justice, et de nouveaux efforts contre les ennemis préparant le retour de la paix.

„C'est sur le même pays que sont faits ces deux tableaux; et nul homme impartial ne peut nier qu'il n'y ait de la vérité dans l'un et dans l'autre. Le françois qui chérit sa patrie, voudroit pouvoir se livrer aux espérances que donne le second, et repousser les craintes qu'inspire le premier. Mais le moyen de les repousser, lorsqu'on est sans celle poursuivi par les récits les plus affligeans, lorsque l'histoire de chaque jour nous offre de nouveaux excès ou de nouveaux malheurs, lorsque dans les deux conseils, des membres zélés s'élèvent si souvent contre la profonde perversité des mœurs, lorsque l'un des législateurs les plus attachés à l'ordre actuel, proclame à la tribune qu'il faut encore vingt ans pour que les vertus républicaines germent parmi les françois; lorsqu'il n'existe plus ni frein pour la débauche, ni éducation pour l'enfance, ni secours pour l'indigent, et lorsque le peu d'asiles consacrés à l'humanité souffrante, qui ont échappé au torrent de la révolution, sont devenus des gouffres où les générations vont s'engloutir; lorsque les établissemens de tous les genres, fruits heureux de la civilisation, restent tous abattus sans qu'on travaille à les relever; lorsque Paris, inflonçant sur les victoires, indifférent sur les revers, garde son intérêt pour les aventures d'une actrice, ou pour les fêtes de quelque entrepreneur, qui d'une échoppe est subitement passé dans un palais; lorsque le Directoire fait lui-même une peinture si effrayante non seulement de la situation de ses finances, mais encore de l'état intérieur de la république; et lorsqu'avec plus de seize mille loix, avec des armées nombreuses, avec des revenus ou du moins des valeurs incalculables, il ne peut réussir à remplir le premier devoir d'un gouvernement, à maintenir la sûreté des citoyens! „

*Cours du change de Francfort, du 28 Février.*

Amsterdam Ct. — Lettres à c/sj 134 3/2. à 2/sin 134. —  
Argent à c/sj 134 1/4 à 2/sin 133 1/2.  
Hambourg — Lettres à c/sj 150 1/2. à 2/sin 149 1/2. —  
Argent à c/sj 150. à 2/sin 149.  
Augsbourg — Lettres à c/sj 100 3/8.  
Vienne — Lettres à c/sj 98 3/4. à 2/sin 98 3/8.  
Londres — — — — — Argent à 2/sin 144 3/4.  
Bâle en écus neufs. — Lettres à c/sj. 100. 1/4.  
Brême Louisd'or. — Lettres à c/sj. 107 1/4.